

FESTIVAL

## Fleurs théâtrales sur le bitume

jeudi 4 août 2011, par Bertrand Tappolet

Du solo avec marionnettes à fils au nouveau cirque, de l'adaptation d'un spectacle de salle à la création in situ, les formes et les configurations de l'art bricoleur hors les murs sont des plus variées. En témoigne la dix-huitième édition de « La Plage des Six Pompes » (Festival international des arts de la rue) qui se tient à La Chaux-de-Fonds.



### Arts vivants de la rue

A l'instar de nombre d'exemples français (*Chalon dans la Rue* en juillet, le Festival international de Théâtre de Rue d'Aurillac en août), la manifestation festivalière romande joue la carte de la transversalité, de la porosité, en privilégiant la contamination des genres. Qu'elle soit préparée d'estrades, de bancs, de théâtre de tréteaux ou de chapiteaux, la rue est ce lieu transitoire où fleurissent des langages artistiques populaires et contemporains, sans renier une part d'expérimentation.

L'art de la rue affirme proposer un geste démocratique, voire une sorte d'agora susceptible de mettre en lumière les évolutions et les changements de la sociabilité. Certains initiateurs parlent de démocratisation culturelle et de volonté de former les sensibilités du public. En France, on y va d'un label hexagonal, « Centre national des arts de la rue », qui vient adouber le travail accompli. Et tente de favoriser son incertaine pérennisation. Avec la gratuité, le spectacle d'art vivant de macadam semble rompre en apparence avec un système mercantile. Et renouer avec cette aptitude que les salles obscures ou surexposées ont souvent perdu : questionner l'espace de représentation et le corps qui l'habite, entre précision et imprévu.

Sur une poignée de jours, l'espace urbain se métamorphose en un vaste plateau où le public est invité à se rassembler et à échanger autour d'images, de souvenirs, d'impressions véhiculées par les compagnies venues délier leur création, parfois sans le filet des mots, souvent avec le décalage et le décrochage narquois de ceux auxquels on ne la fait pas.

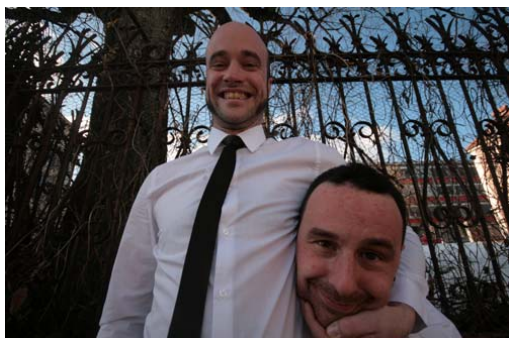
## Hamlet interactif

Scénographier la ville, théâtraliser la vie, utopie peut-être. Il arrive néanmoins qu'une proposition artistique bouleverse le paysage alentour, suscitant un court-circuit dans les activités quotidiennes. La preuve par trois spectacles programmés dans le cadre de *La Plage des Six Pompes*.

*Hamlet raconté aux enfants pas sages et aux adultes qui passaient par là* est une version raccourcie du drame shakespearien arrosé à l'hémoglobine, qui a connu bien des déclinaisons, du baroque au gore en passant par la parodie. Ici, cap sur le ludisme et l'interactivité d'une tragédie dont vous êtes le héros intermittent stimulé et dirigé par la troupe, Les Batteurs de Pavés, originaire du lieu. L'intrigue est tamisée, épurée, ramenée à l'essentiel, comme souvent dans le théâtre de rue, qui contourne subtilités et raffinements dramaturgiques. Pour Emmanuel Moser et Laurent Lecoultre, la complexité de l'œuvre et du héros ne doit néanmoins pas être gommée ou réduite à quelques monologues célèbres. C'est ainsi la chair, douloureuse, ouvrant sur le geste violent, la physicalité du verbe qui sont à l'œuvre, plus qu'une hypothétique représentation des idées ou une psychologie envahissante roulant autour de la folie du personnage d'Hamlet.

Choisir le théâtre de rue pour adapter *Hamlet*, c'est réaliser un habile retour aux sources, qui ont vu naître certaines pièces shakespeariennes. Le grand Will n'écrivait-il pas ses rôles en fonction de comédiens bien vivants ? Une adaptation pour la rue est éminemment exigeante, vu l'attention variable du passant. Elle renoue avec l'esprit des tavernes et des bordels londoniens que Shakespeare aimait. Car, à l'époque élisabéthaine, le théâtre s'adressait surtout à un public turbulent et parfois naïf. Un public composite issu de toutes les classes sociales. Mais passionné de poésie et d'une intense richesse d'imagination, acceptant spontanément toutes les conventions de la scène, l'absence de décor, la médiocrité de la figuration aussi. Tout cela pour la beauté d'un vers, la vigueur d'une image, la splendeur et la crudité d'un verbe sans cesse renouvelées. Au coin d'une rue, les corps des comédiens réinventent peu à peu pour et avec le public une autre relation au théâtre, une implication immédiate, gênante ou troublante mais qui a le goût de l'authentique.

Le verbe se fait chair. Les mots, voici les armes qui doivent atteindre profondément ceux qui les écoutent ou les profèrent. Même excessif dans son côté potache et faussement gore, le grotesque se teinte ici d'innocence, d'enfance et de vérités pas toujours bonnes à dire et à entendre. Hamlet n'est-il pas une possible incarnation de l'artiste désireux de peser sur le cours du monde, voire de le mettre en scène ? Une idée que prolonge la compagnie chaux-de-fonnière. Elle s'est souvenue de l'arrivée des comédiens ambulants bande-annonçant en le jouant le drame à venir dans la pièce la plus jouée de Shakespeare. Malgré ses habits éternels, leur *Hamlet* est une nouvelle fable, questionnant, de manière brute, impolie, l'état du théâtre actuel, un cadavre bien vivant donc. Leur *Hamlet* est du vrai théâtre shakespearien agité et mis en scène sur le vif. C'est un art de l'immédiat, de l'ici et maintenant. Un art ciselé dans des adresses tour à tour énergiques et communicatives, qui font souvent sortir chacun de sa torpeur confortable de passif spectateur.



## Cirque des solitudes

Féerie au ton parfois désenchanté, mais toujours acharnée à mettre en lien les frères humains, croisant clowns tristes et acrobates paumés du grand cirque du néant, *Volchok* (« toupie » en russe) est signé par le Cirque Trottola. Ce dernier compte dans ses rangs une trapéziste et équilibriste émérite à l'expressivité ductile. Formée à l'Ecole du Cirque de Montréal, déboule Titoune Krall.

On se souvient de son merveilleux *Trou du puits de la mine* présenté au tournant du siècle dernier au genevois Théâtre du Grütli. Acrobates et funambules y rencontraient les univers de Kantor et de Beckett dans une atmosphère de suie fuligineuse. Le cirque se transmet ici sous la forme des sensations nouvelles plus subtiles, décalées comme dans le travail de l'artiste français Pierre Meunier et son espiègle, beau et savoureusement bricoleur *Chant du ressort*. Avec ses ballots, balais et son échelle pour une histoire sans paroles, on pense aussi au monde du merveilleux Peter Wyssbrod. A son *Grand départ* et sa pile de valises restée à quai : une incarnation possible de tous les exilés du monde, de l'absurde de notre inhumaine condition.

Dans *Volchok*, Bonaventure Gacon, figure dostoïevskienne de possédé du rêve est un saltimbanque harassé par une avalanche de ballots qui le font vaciller. Jongleur d'assiettes tout en retenue, Mads Rosenbeck ne lui viendra pas en aide. La voltigeuse Titoune Krall, elle, se révèle un feu follet d'une incroyable espièglerie dans la nécessité de survivre. Montée sur roulettes, elle est un étonnant diabolin. Son agilité fait feu de toute configuration en la voyant se jucher sur une courte échelle humaine. Clandestine agrippée au revers d'un large paquet, elle fait rimer, dans sa maigre et nerveuse anatomie, les migrations et déplacements de population d'aujourd'hui. Le trio a un comportement ordalique, c'est-à-dire qu'il ne cesse de se confronter au péril pour mieux éprouver leur être sensible et physique et se retrouver, pour un temps tout du moins.

Habité par la fragilité du rêve, agité de soubresauts comiques, *Volchok* marque durablement par cet accent sur la lenteur, la lisibilité des trajectoires et des portés funambules. Il y a les parcours de l'errance et de l'exil aussi qui se lisent à travers les imposants ballots de chiffon, poids d'une vie. Ces ballots deviennent les agrès d'un cirque décliné au contemporain et qui semble s'inventer à vue d'œil au cœur d'une simplicité qui touche au cœur.

Il y a aussi les équilibres vacillant au bord de l'abîme. Car c'est une dramaturgie de la chute sans cesse tutoyée, infiniment reportée qui renoue avec le clown et les plus belles heures du burlesque muet. Les corps de ces circassiens sont des paysages, des histoires en soi. Il y a l'énorme, la minuscule et l'anguleux pour des constellations spatiales et des chorégraphies finement géométrisées. Un regard de guingois célébrant un art de peu traversé d'une maladresse feinte. Quelle espiègle et poignante leçon contre la vitesse et l'aveuglement, et pour le temps du regard !



## Explorateurs et raconteurs nés

Oiseau légendaire, le Jabberwock a valu à Lewis Carroll un poème fameux en 1871. Et à Terry Gilliam une comédie filmique fantastique naviguant à vue entre l'épique, le critique, le non-sens intégral et le grotesque affiché. Pour son *Jabberwock*, l'illustre famille Burattini, une compagnie française, rejoint des univers croisés. Le domaine du spectacle forain d'avant internet, exhibant l'exotisme métissé de monstrueux. Et la dimension du cabinet de curiosités renfermant des espèces singulières.

Mère et fils, les Burattini excellent dans l'art de conter le fantastique ornithologique pour les enfants que nous n'avons sans doute jamais cessé d'être. Chapeau melon beckettien vissé sur le crâne, l'homme joue au bonimenteur. Il fait monter le suspense en annonçant « un oiseau mythique, géant et migrateur ». Il narre par le menu, avec sa mère venue du public, l'incroyable migration du volatile. Ce dernier se révèle primitif, une sorte de dodo géant aux traits fatigués que l'on jurerait façonné par les cinéastes d'animation marionnettique Jim Henson et Frank Oz au détour du long métrage, *Dark Crystal*. Le périple est à la hauteur de l'étrangeté de cet oiseau immense chargé de son unique œuf. Il nous conduit des terres africaines à la Sibérie. Il y aussi de l'ethnocentrisme à rebours qui voit des peuples premiers le protéger alors que des Occidentaux, prétendument civilisés, l'enferment.

Les Burattini se montrent sensibles aux écrivains voyageurs comme Marco Polo. Plusieurs siècles après sa mort, le périple de ce marchand voyageur qui pensait, en homme de son temps, que la terre était plate, les étoiles accrochées à une voûte céleste fixe et la Bible à prendre à la lettre, continue de nourrir les songes de la famille de forains. Dans ses *Voyages*, Marco Polo écrit : « Les habitants de l'île de Madagascar racontent qu'à une certaine saison de l'année, arrive des régions australes une espèce extraordinaire d'oiseau qu'ils appellent *rock*. Sa forme est semblable à celle de l'aigle, mais il est incomparablement plus grand. »

Adeptes d'un théâtre forain, les Burattini détaillent les pratiques sexuelles et les préférences alimentaires de la créature mythique. Ils se révèlent ainsi d'incomparables passeurs de l'émerveillement à retardement, creusant la description pour mieux affoler la vision et enfiévrer l'imaginaire.

## Un art devant témoins

Le Festival *La Plage des Six pompes* le montre à l'envi : la création artistique a tout à gagner à s'aventurer dans des lieux en plein air, préparés ou impréparés, rues, places, ponts, bords de fleuves, délaissés, urbains, parcs et autres territoires des flux et des activités non artistiques. Les comédiens, marionnettistes, musiciens, mimes, circassiens et danseurs s'exposent à un certain nombre d'inconforts tels que conditions climatiques, dureté des sols, présence visuelle et sonore de l'environnement, attention flottante des spectateurs, quasi impossibilité d'utiliser les ressources de la lumière.

L'art hors les murs joue sur la transgression éphémère et tolérée, dans le cadre d'une manifestation festivalière, des règlements d'ordre public régissant les lieux ouverts à tous. On le sait peu, mais ces lieux publics ont des limites de tolérance plus contraignantes que les théâtres et les galeries d'art. Pratiquer un art urbain dans la rue, c'est rendre l'espace visible. Mais aussi décontextualiser la pratique et le geste artistiques, quitte à les perdre de vue dans le milieu citadin.

Car la pratique culturelle en salle, ce rituel aux codes bien établis qui asservit le spectateur dans une position souvent fixe ne semble pas se souvenir que le théâtre est né dans la rue. Il reste, par

essence, réalité corporelle, déploiement physique, vocal, matière en direct déliée sur le fil d'une « composition instantanée ». Il est sueurs, cordes vocales qui frémissent, poudres et sons qui subjuguent, irritent ou indiffèrent. Il a des manières parfois fort insolites, ce théâtre de rue, terreau oublié pour l'expérimentation par nombre d'institutions théâtrales, révélateur et accélérateur de sensibilités métissées et composites. Il fait fi, dans son meilleur, des familles artistiques.

Quant à la gratuité d'accès au spectacle de macadam, impensable en salle de théâtre, elle est, à juste titre, contestée par nombre d'artistes de rue. Sans être marchand, il s'agit d'un échange, d'une prestation artistique que d'ailleurs le public lui-même demande à rémunérer. La quête au chapeau à la fin de la représentation ne suffit plus et n'est pas en accord avec un salariat artistique, qui est une reconnaissance comme une autre du travail réalisé.

Bertrand Tappolet

*La Plage des Six pompes*. La Chaux-de-fonds. Jusqu'au 6 août 2011. [www.laplage.ch](http://www.laplage.ch)

